

L'INFO-RESEAU

L'actu du Réseau Centres de Soins Faune Sauvage

Nourrir la faune sauvage,
une pratique loin d'être anodine



Photo libre de droits

SOMMAIRE

1- POUR LES CURIEUX

Le P'tit motp.1

Actualités et point IAHPp.2

Dossier : Nourrir la faune sauvage, une pratique
loin d'être anodinep.4

2- POUR LES MEMBRES

Vie du réseau..... p.6

Webinaires.....p.6

LE P'TIT MOT

L'hiver arrive et nombre d'entre vous ont déjà ressorti les mangeoires. Si c'est votre cas, le dossier de cette lettre d'infos est fait pour vous. (re)découvrez-y les grandes problématiques du nourrissage et interrogez-vous sur votre pratique afin de vous assurer qu'elle ne porte pas préjudice à la faune sauvage malgré vous.

Vous retrouverez également l'actualité et le point d'infos sur la circulation de la grippe aviaire dans la faune sauvage.

Le Réseau sera aux rencontres inter-associatives de médiation faune sauvage qui se déroulent à Bourges début décembre.

Bonne lecture, le Réseau

Le point IAHP : (INFLUENZA AVIAIRE HAUTEMENT PATHOGENE)

La majorité des centres de soins ont repris les accueils des oiseaux marins, en raison notamment des tempêtes qui ont affaibli de nombreux oiseaux (océanites, mouettes tridactyles...), poussés dans les terres.

Pour autant, la vigilance est toujours de mise notamment dans les départements du Finistère, du Nord et du Pas-de-Calais où des premières détections de foyers en élevage de volailles ont eu lieu.

En avifaune sauvage libre, les détections se poursuivent.

Des anatidés sauvages ont récemment été trouvés positifs sur le littoral Manche et Atlantique et dans l'Allier, ainsi qu'un [Flamant rose](#) dans les Bouches-du-Rhône.

Sur le mois d'octobre, 26 cas ont été détectés, tous par le réseau Sagir, dans treize départements. Une large variété d'espèces est concernée, avec au moins onze cygnes tuberculés (*Cygnus olor*). Sur le mois de novembre, les détections sont situées en Seine-Maritime (Cygne tuberculé (*Cygnus olor*) et Goéland argenté (*Larus argentatus*)), Morbihan et Loire-Atlantique (Cygne tuberculé), Allier (Cygne tuberculé) et Loir-et-Cher (Héron cendré (*Ardea cinerea*)).

La France est parmi les trois pays déclarant le plus de cas dans l'avifaune libre, avec le Royaume-Uni et les Pays-Bas (source : Commission européenne ADIS le 21/11/2022).

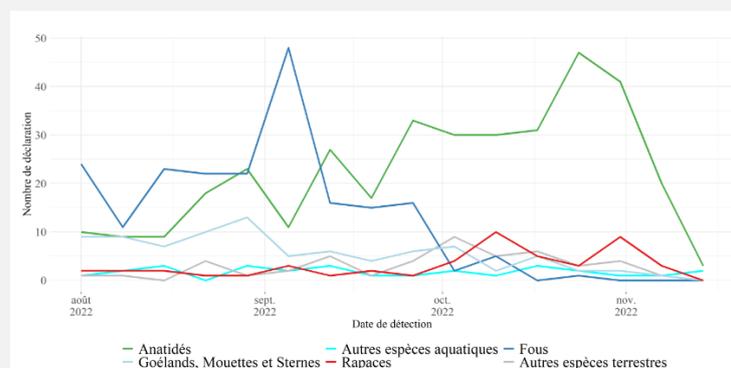


Figure 4. Incidence hebdomadaire (nombre de déclaration par semaine) des cas dans l'avifaune sauvage par groupe d'espèces d'oiseaux sauvage en Europe depuis le début de la saison (le 01/08/2022) (source : DGAL, Commission européenne ADIS le 21/11/2022).

Jusqu'à présent, aucune transmission à l'homme n'a été mise en évidence. Mais nous vous invitons à rester vigilants et à prendre des précautions lors de manipulations ou de contact avec les oiseaux, d'autant plus lorsqu'il s'agit d'espèces les plus à risques.

Nous rappelons qu'en France, il existe un dispositif de surveillance passive des gripes d'origine aviaire ou porcine chez l'Homme. Toute personne avec une exposition à risque (valable aussi pour le personnel des centres de soins) et des symptômes d'infection respiratoire aiguë doit faire l'objet d'un test RT-PCR. Toute suspicion de grippe zoonotique doit faire l'objet d'une investigation par les autorités sanitaires. En cas de symptômes survenant dans les dix jours après une exposition à risque à un foyer d'IAHP, il est vivement recommandé de consulter un médecin et de mentionner l'exposition (source : SPF le 21/11/2022, [conduite à tenir](#)).

Pour les usagers et les personnes découvrant des animaux en détresse, le risque est sans doute nul compte tenu du temps d'exposition très court, et il suffit de prendre quelques précautions. N'hésitez pas à vous renseigner auprès du centre de soins le plus proche de chez vous :

<https://www.reseau-soins-faune-sauvage.com/wp-content/uploads/2022/11/Annuaire-des-centres-de-soins-18-11-22.pdf>

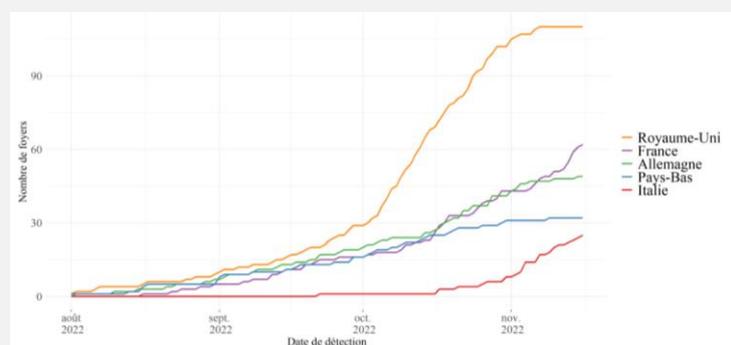


Figure 5. Incidence cumulée (prévalence) des déclarations de foyers de volailles dans les cinq pays les plus touchés depuis le début de la saison (le 01/08/2022) (source : Commission européenne ADIS le 21/11/2022, WAHIS-OMSA le 19/11/2022).

En Dordogne, des gendarmes saisissent 14 rapaces détenus illégalement



© Gendarmerie de la Dordogne

Ces interventions ne sont malheureusement pas rares. Chaque année, des animaux détenus illégalement sont saisis par les autorités et finissent... dans nos centres de soins !

Des accueils qui ne sont pas sans conséquences pour nos structures déjà surchargées par les accueils d'animaux en détresse de plus en plus nombreux. Ce phénomène soulève à nouveau la question du financement des centres de soins à qui revient la charge de nourrir et entretenir ces animaux dont le séjour est bien souvent de longue durée. En effet, des animaux maintenus en captivité sur de longues périodes sont rarement aptes à retourner à l'état sauvage pour avoir perdu leurs capacités à chasser, à se nourrir seuls et à retrouver les comportements sociaux appropriés à leurs espèces. Lorsque des animaux sont trop imprégnés par l'Homme, ils ne peuvent pas être relâchés et doivent être placés dans des structures habilitées pour les espèces en question. Seulement voilà, ces animaux ont intégré les circuits administratif et judiciaire au sein desquels les procédures sont tellement longues qu'ils finissent souvent leurs jours dans les centres, monopolisant des volières pourtant si nécessaires à la rééducation des animaux soignés destinés à retrouver la vie sauvage, et ce, à la charge financière des centres dont les ressources sont déjà très limitées. Le Réseau Centres de soins faune sauvage travaille avec les autorités pour que des solutions pérennes soient envisagées dans ce genre de situations notamment et recommande aux centres de soins de chiffrer le séjour de ces animaux pour pouvoir demander une compensation financière.

Pour l'heure, c'est le centre de soins de la faune sauvage poitevine qui devra assurer les bons soins de ces oiseaux.

SARS-CoV-2 et faune sauvage

Vous avez été quelques-uns à nous interroger sur l'impact de la COVID sur la faune sauvage et sur l'existence de moyens pour enrayer l'éventuelle propagation du virus dans ses populations. Certains ont même évoqué la possibilité de vacciner la faune.

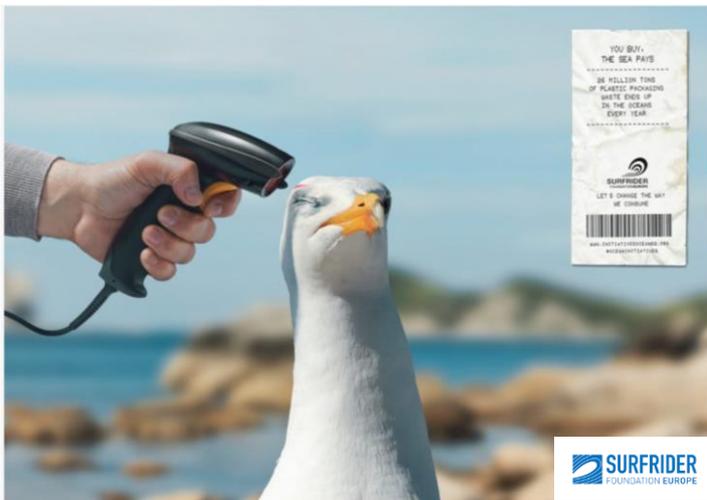
Si le Réseau n'est pas expert dans ce domaine, il va sans dire que ces interventions ne sont appropriées que lorsque le pathogène ciblé ne possède pas de grandes capacités d'échappement antigénique et que les risques pour la santé globale sont conséquents. Ce fut le cas pour la rage vulpine, un virus dont la létalité est de 100% chez la plupart des mammifères, y compris chez l'Homme (le système immunitaire ultra-performant des chauves-souris leur permettant quant à elles d'être régulièrement porteuses asymptomatiques d'un virus proche de celui-ci). Ce virus était un candidat idéal puisque sa stratégie n'est pas de muter et d'infecter un maximum d'hôtes, et cette campagne de vaccination orale des renards roux a été un succès puisque la France en est indemne depuis 1998.

Quant au SARS-CoV-2, [cet article](#) très intéressant, rédigé par le vétérinaire Alexis Lécu du Muséum National d'Histoire Naturelle, nous rassure sur le fait que, jusqu'à présent, le SARS-CoV-2 ne présente pas un risque significatif pour la faune sauvage.



SENSIBILISATION

Vous retrouverez sur le site internet de l'association Faune Sauvage & Biodiversité, [un recensement de campagnes de communication](#) et de sensibilisation à la préservation de la faune sauvage. Nous y avons jeté un œil et en avons sélectionné une qui nous a particulièrement touchés et que nous souhaitons partager avec vous.



Sur le ticket de caisse, on peut lire : « Quand on achète, c'est la mer qui paie ». Ce visuel provient de l'association [Surfrider Foundation Europe](#).

L'occasion de faire le lien avec le projet européen Life SeaBiL, coordonné en France par la LPO et l'université de la Rochelle. Plusieurs centres de soins vont participer au programme, en fournissant du matériel biologique et des cadavres d'oiseaux marins qui seront ensuite autopsiés. Pour en savoir plus, n'hésitez pas à faire un tour sur le site internet dédié au programme : <https://lifeseabil.fr/>



Si vous vous sentez concernés et que vous fréquentez régulièrement le littoral, sachez que vous pouvez vous aussi [participer à ce programme](#) de sciences participatives en transmettant vos observations. Par ailleurs, la problématique de la pollution au plastique ne concerne pas que le littoral. Des microplastiques sont aussi retrouvés dans les milieux montagnards les plus isolés, transportés par les vents et les pluies, et elles sont omniprésentes dans notre quotidien, jusque dans notre organisme. Il nous revient donc à tous d'interroger nos habitudes de consommation.

Nous vous invitons à (ré)écouter le podcast « [Les microplastiques, c'est pas fantastique !](#) » du podcast « La méthode scientifique » de France Culture (à partir de 7,45 min). Jean-François Ghiglione, chercheur au CNRS explique, notamment, comment les déchets plastiques deviennent des pièges olfactifs avant d'être ingérés par les animaux. Vous pouvez aussi télécharger le [Guide](#) que la Surfrider foundation Europe a réalisé en partenariat avec le Ministère de l'Ecologie de la Transition Ecologique, L'Ademe, Eau Grand Sud-Ouest et la Maif.

Une pollution dont on ne parle que trop peu, qui est pourtant très inquiétante et, puisque c'est notre sujet, très impactante pour la faune sauvage et les équilibres écosystémiques !

ON PARLE DE LA FAUNE SAUVAGE

Nous avons participé



Le « Dictionnaire amoureux des oiseaux » d'Allain Bougrain Dubourg vient de paraître aux éditions Plon.

Nous remercions Allain d'y avoir consacré un espace pour parler du travail des centres de soins et de leurs difficultés, ainsi que son hommage aux salariés et bénévoles qui donnent sans compter afin d'accueillir et soigner la faune sauvage en détresse, y laissant parfois quelques plumes.

PUBLICATIONS



Les actes du colloque "Préserver et protéger les animaux sauvages en liberté", organisé le 16 novembre 2021 par la Fondation Droit Animal, sont disponibles.

Quel est l'impact des activités humaines sur la faune sauvage ? Quel rôle joue l'opinion publique dans la protection des animaux ? Comment peut-on sanctionner la cruauté contre les animaux sauvages en liberté ? Que font nos voisins européens ? Ce sont les questions auxquelles ont tenté de répondre les experts et intervenants.

Téléchargez la version numérique des actes du colloque
Commandez la version papier



Publication d'un argumentaire scientifique et objectif

En prévision de la révision prochaine de l'arrêté ministériel fixant la liste des espèces « susceptibles d'occasionner des dégâts » (ESOD) pour la période 2023-2026, la SFEPM a publié son avis concernant le classement des petits carnivores que sont la Belette, la Fouine, la Martre des pins, le Putois d'Europe et le Renard roux.

Vous le retrouverez [ICI](#)

NOURRIR LA FAUNE SAUVAGE, Une pratique loin d'être anodine

Un marché florissant

Il est des animaux de la faune sauvage qu'il ne nous viendrait pas à l'idée de nourrir. Mais d'autres sont pourvus d'un fort capital sympathie et qui causent rarement des problèmes de cohabitation avec leurs voisins humains bénéficient davantage des faveurs de l'Homme. La forme la plus populaire, la plus répandue et la plus socialement acceptée du nourrissage de la faune sauvage est sans aucun doute l'alimentation des oiseaux des jardins, bien que le nourrissage du Hérisson d'Europe soit de plus en plus pratiqué.

Des impacts positifs...

Pour les associations de protection de la nature, le nourrissage a l'avantage d'éveiller l'intérêt du grand public envers la faune sauvage et de l'inclure de manière active dans sa préservation. Il est souvent admis qu'elle pourrait s'avérer être un soutien en cas d'événements climatiques extrêmes ou pour des espèces cibles dont l'état de conservation est préoccupant. Les animaux ayant un accès régulier à la nourriture dépensent moins d'énergie à la chercher et peuvent donc en allouer davantage à la reproduction, au système immunitaire, à la mue ou encore à la défense du territoire. Dans ces conditions, les espèces qui bénéficient de cette ressource alimentaire voient leurs populations augmenter de sorte qu'oiseaux et hérissons sont de plus en plus nombreux à fréquenter les jardins. De nombreuses études ont également porté sur les bienfaits que cette pratique engendre pour l'être humain notamment sur le plan psychologique : reconnexion à la Nature, sentiment de se sentir utile, plaisir d'observer les animaux de près. Une activité qui enrichit et qui détend.

mais pas que !

Chaque année cependant, les centres de soins reçoivent de nombreux appels signalant des oiseaux morts au jardin. Si cela a déjà été votre cas, vous vous êtes peut-être entendu dire : « Laissez-moi deviner... Vous nourrissez les oiseaux aux mangeoires ? ». Oui ! Tous les ans, les centres de soins reçoivent des oiseaux ayant contracté la trichomonose, la salmonellose ou encore la poxvirose.

Des maladies dont la transmission est largement facilitée par la densité et la proximité des animaux attirés aux mangeoires.

Lorsqu'on décide de nourrir, il vaut donc mieux être averti et avoir quelques notions sur les symptômes permettant d'identifier un oiseau malade afin de pouvoir agir rapidement ; et par agir on entend cesser le nourrissage afin que les oiseaux se dispersent. Mais comme le succès des mangeoires est exponentiel, si vous êtes seul à suspendre le nourrissage et que vos voisins continuent, cela n'aura malheureusement pas beaucoup d'effet.

Lorsque vous vous engagez dans le nourrissage des oiseaux des jardins, vous devez donc embrasser la lourde responsabilité de maintenir une hygiène irréprochable de vos mangeoires, aussi contraignante soit-elle, et cesser de nourrir aux retours des beaux jours, car bactéries et autres germes profitent de conditions de températures clémentes pour proliférer. S'il a été mis en évidence qu'un accès facilité à la ressource alimentaire serait bénéfique sur l'état général des animaux et, de fait, sur leur système immunitaire, on pourrait aussi s'attendre à ce que les possibilités accrues de transmission d'agents pathogènes favorisent l'évolution de souches plus virulentes (Levin, 1996; De Roode et al. 2008). En effet, d'une part, la durée de l'excrétion des agents pathogènes s'en trouve augmentée (Brownet al. 2000; Vale et coll. 2013) et d'autre part, des hôtes plus tolérants pourraient sélectionner davantage les souches pathogènes à répliation plus rapide qui causent une plus grande virulence (Vale et al. 2011).

Ainsi, bien que l'amélioration des ressources puisse réduire la mortalité induite par la maladie à court terme, [un approvisionnement anthropique pourrait favoriser l'évolution de souches pathogènes plus nocives](#) à plus long terme (Miller et al. 2006).

Il est donc capital de disperser des mangeoires peu remplies pour éviter que les aliments stagnent trop longtemps et qu'elles soient nettoyées et déplacées très fréquemment.

Un cadeau empoisonné ?

Si vous avez choisi de nourrir, vous êtes certainement motivés par de bonnes intentions, mais êtes-vous prêts à dépenser des sommes considérables à l'achat d'une nourriture de qualité ?

Nous attirons votre attention sur [les aliments industriels ou transformés](#) (pains et boules de graisse, croquettes, pâtées, graines non issues de l'agriculture biologique...) qui [peuvent représenter un risque s'ils ont une faible valeur nutritionnelle ou s'ils sont contaminés par des toxines ou pesticides](#) qui impactent l'état de santé ou l'immunité de l'animal, ainsi que leurs éventuels impacts sur l'environnement qui pourraient s'avérer contre-productifs. Ainsi, les effets d'une consommation régulière de croquettes par le Hérisson d'Europe inquiète un grand nombre de spécialistes et de soigneurs. Ces aliments, très éloignés de leurs besoins

nutritionnels ne devraient pas constituer une part importante ou régulière de leur alimentation. Privilégiez donc une alimentation de qualité avec un profil nutritionnel spécifique adapté à l'espèce nourrie, les produits bruts exempts de substances synthétiques et nocives, les produits locaux qui entrent dans l'alimentation normale des populations indigènes (et qui présentent l'avantage d'avoir un faible coût pour l'environnement).

Autre problème : [les espèces se nourrissant aux gamelles ne sont pas toujours les espèces ciblées](#). Ainsi, les croquettes mises à disposition pour les hérissons nourriront bien souvent d'autres animaux. Si le Hérisson d'Europe s'attire unanimement les sympathies d'une majorité de concitoyens, il n'en est pas toujours de même pour le Renard roux ou d'autres petits carnivores, dont les interactions avec l'homme peuvent donner lieu à des problèmes de cohabitation qui se

règleront au mieux par des mesures d'effarouchement ou d'éloignement via des barrières physiques, au pire par le piégeage et l'abattage des individus trop audacieux.

Il est donc important d'étudier le milieu et l'utilisation de celui-ci par l'ensemble de la cohorte d'espèces présentes avant d'envisager le nourrissage, sous peine d'être responsable de dommages collatéraux préjudiciables, notamment pour les espèces non ciblées.

En outre, il a été démontré que le nourrissage pouvait augmenter la prédation par d'autres espèces. Comme le nourrissage devient de plus en plus courant pendant la saison de reproduction, son bénéfice pourrait encore une fois être annulé ou réduit par l'augmentation de la prédation sur les nids ou aux mangeoires. La nourriture laissée la nuit par les particuliers souhaitant nourrir les hérissons profite aussi au plus grand prédateur de la petite faune sauvage : le chat domestique ! Et plus il sera nourri, plus il se reproduira et plus son impact sera conséquent.



© Site Vigie Nature

Nourrir la faune sauvage est un choix qui engage une responsabilité

Vous pouvez participer à l'enquête

« Chat et biodiversité » menée par la SFEPM : [Pour en savoir plus](#)



De nombreuses questions en suspens

Lorsque l'on nourrit intentionnellement et régulièrement, on interfère inévitablement avec un certain nombre de mécanismes naturels, et cela soulève évidemment de nombreuses questions auxquelles la science n'a pas fini de répondre.

Chez certaines espèces, on note d'ores et déjà des changements de comportements en réponse à cet approvisionnement d'origine anthropique. Les hérissons, par exemple, ont tendance à entrer en hibernation, entre autres, en réponse à la combinaison d'une réduction des températures et d'une diminution de la disponibilité alimentaire. Mais si la nourriture n'est pas fournie en fonction des températures dominantes, un des facteurs n'entre plus en compte et les hérissons pourraient recevoir des « messages contradictoires », puisque la disponibilité de la nourriture est toujours élevée même si les températures sont basses. Les réponses inadaptées que cela pourrait entraîner auront-elles des répercussions sur les taux de survie hivernale et la longévité des individus ?

Il devient également de plus en plus compliqué de déterminer si le comportement diurne de certains individus relève d'une anomalie nécessitant une prise en charge ou de l'opportunisme encouragé par la présence de nourriture à volonté. De plus, des études ont constaté que le nourrissage avait modifié l'utilisation de l'habitat par le Hérisson d'Europe, dont la présence et la densité de population était étroitement corrélée à la présence de sites de nourrissage.

Chez les oiseaux, la tendance de certains groupes d'individus à hiverner ou modifier leur route migratoire est difficilement dissociable d'autres influences potentielles comme l'évolution climatique. Mais il est admis que l'accès à des sources de nourriture prévisibles pourraient diminuer les mouvements de recherche de nourriture des individus et encourager les espèces migratrices ou nomades à former des populations plus sédentaires (Altizer et al. 2011). Ce phénomène pourrait aussi réduire le brassage génétique induit par la migration.

La recherche continue de cumuler les preuves du rôle des humains dans la microévolution. Dans les villes, les changements éco-évolutifs se produisent à un rythme inattendu. Les activités humaines remettent en question la composition phénotypique, génétique et culturelle des autres espèces en modifiant les paysages dans lesquels elles évoluent. Des exemples d'évolution contemporaine associée à l'urbanisation ont été documentés pour de nombreuses espèces.

L'urbanisation couplée à la pratique du nourrissage induisent un changement à grande échelle dans le régime et le comportement alimentaire de la faune sauvage, qui est susceptible d'avoir d'autres effets tels que des modifications dans la chimie du sang et les traits évolutifs. L'augmentation artificielle de la disponibilité alimentaire via le nourrissage pourrait représenter un « piège écologique » si l'alimentation donnait un faux indice environnemental de la qualité de l'habitat induisant des comportements (choix des lieux d'alimentation, sédentarité...) et des stratégies (moment de la reproduction, taille des couvées...) qui s'avéreraient inadaptés. Des études ont démontré que l'alimentation aux mangeoires peut représenter jusqu'à 75 % de l'alimentation quotidienne d'un oiseau (Milligan et al., 2017) et que des changements dans le comportement de recherche de nourriture peuvent être assez impactant pour donner lieu à des évolutions morphologiques (Bosse et al., 2017).

Il semble très probable que la sélection naturelle soit artificiellement perturbée par le nourrissage, car l'alimentation influence presque tous les aspects de l'écologie des oiseaux, y compris la reproduction, le comportement, la démographie et la distribution.

Le nourrissage peut également provoquer une saturation de la capacité de charge de l'habitat et l'intervention dans la chaîne trophique, des déséquilibres dans le système proies-prédateurs.

En bénéficiant de manière asymétrique aux espèces communes et adaptables et en laissant les autres exposées à une concurrence directe accrue, certains scientifiques craignent que le nourrissage favorise une homogénéisation généralisée des communautés

écologiques qui contribuerait au déclin d'autres espèces au statut de conservation préoccupant. Ils recommandent une approche plus prudente de la pratique, en attendant que davantage de recherches portant sur d'éventuelles cascades écosystémiques fournissent de nouveaux éléments.

Le dépassement de la capacité de charge du milieu où sont placés les sites de nourrissage et la compétition pour l'accès à la nourriture et aux nids pourraient aussi entraîner un stress et une immunosuppression secondaire, annulant les effets bénéfiques du nourrissage et mettant à mal les populations les moins compétitives.

Bien que l'alimentation complémentaire ait le potentiel de compenser certaines pertes résultant de la réduction des ressources alimentaires naturelles, les avantages semblent largement profiter aux espèces déjà adaptées à la proximité humaine fréquentant régulièrement les mangeoires.

Il est probable que l'augmentation des populations d'espèces fréquentant les sites de nourrissage et la compétitivité individuelle auront un effet négatif sur leurs concurrents et les espèces proies qui ne bénéficient pas, ou moins, de ces ressources alimentaires, si la disponibilité de l'habitat de base reste inchangée. Par conséquent, aussi bien intentionnée et bénéfique pour les espèces les plus représentées aux mangeoires soit-elle, la pratique du nourrissage peut modifier l'équilibre concurrentiel des écosystèmes naturels et des structures

permettant la coexistence des communautés, favoriser certaines espèces au détriment d'autres et contribuer à une homogénéisation écologique d'origine humaine.

La position du Réseau

Le Réseau Centres de soins faune sauvage ne nie pas les avantages et bienfaits du nourrissage, mais pour toutes les raisons évoquées ci-dessus, il souhaite donner un avis prudent sur cette pratique.

Nous n'encourageons donc pas le nourrissage en général, mais il peut arriver

que nous le recommandions au cas par cas, notamment lorsqu'une prise en charge en centre de soins peut être évitée.

Si vous choisissez tout de même de nourrir, adoptez une pratique modérée et raisonnable afin que les impacts du nourrissage restent uniquement positifs.

N'hésitez pas à demander conseils aux naturalistes de votre secteur.

Ils pourront évaluer la pertinence du nourrissage en prenant en compte un ensemble de critères (situation en un temps donné vs effet immédiat du nourrissage sur cette situation, milieu concerné, cortège d'espèces présent sur site et impact du nourrissage sur les espèces ne fréquentant pas les mangeoires, conditions climatiques etc...) avec une appréciation globale du milieu concerné. Car selon que l'on se trouve en milieu très artificialisé ou préservé, les impacts de cette intervention humaine ne seront pas les mêmes.

Par ailleurs, le Réseau préconise la diversification des ressources alimentaires naturelles par :

- La plantation d'espèces végétales indigènes nourricières (sureau, lierre, renouée des oiseaux...);
- la préservation de zones de friches bénéfiques aux insectes et à l'apport de matériaux de constitution des nids;
- le bannissement des produits chimiques et des pièges à insectes non sélectifs...;
- un retour à des pratiques agricoles favorisant la biodiversité ainsi qu'à la préservation de zones de tranquillité non entretenues et modifiées par l'Homme.

C'est en s'attaquant à la racine du problème (ici, la raréfaction des ressources alimentaires naturelles) que nous mettrons en place des solutions pérennes sans conséquences pour la faune sauvage.



Mésange huppée nourrissant son jeune d'une chenille bien dodue
© Gildas Duval